

Faut-il lire Darrieux? 3. Vivre est un devoir

J. F. Dowd

Volume 45, Number 2 (260), May 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33059ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dowd, J. F. (2003). Faut-il lire Darrieux? 3. Vivre est un devoir. *Liberté*, 45(2), 121–135.

Faut-il lire Darrieux ?

3. Vivre est un devoir ¹

J. F. Dowd

*L'unique moyen de sauvegarder sa solitude
est de blesser tout le monde, en com-
mençant par ceux qu'on aime.*

CIORAN

C'était un vendredi frisquet de novembre. Un Darrieux amenuisé, pris d'un mal dont il ne se doutait pas encore qu'il serait définitif, avait accepté de prendre part à une émission de télé fort prisée par les écrivains et les éditeurs qui cherchent la publicité. C'est l'assurance d'y retrouver la compagnie de François Sentein, Jean Wahl, Marc Barbezat, Roland Laudenbach et d'autres habitués du café de Flore au temps de l'après-guerre qui avait convaincu notre poète de quitter sa retraite périgourdine. Les fauteuils de plateau, peu confortables, étaient disposés en ovale autour d'un encombrement de livres, devant les stalles des spectateurs et un décor qui montrait d'autres livres encore, détachés en relief sur des lambris de faux bois. On voyait, dans des écussons aménagés à intervalles, des portraits d'aïeux

¹ Les deux premiers volets de cet essai sont parus respectivement dans les numéros 258 et 259 de *liberté*. L'auteur souhaite exprimer sa gratitude aux éditeurs qui lui ont donné leur accord pour la reproduction des poèmes d'André Darrieux dont ils conservent l'entier copyright. Nos remerciements vont aussi à mesdames Catherine Meilleur et Victorine Waro pour nous avoir permis de prélever des extraits du journal intime ainsi que de la correspondance du poète.

réputés, le béret penché sur l'oreille, la cigarette piquée au bec ; Molière et Racine se répondaient de loin, perruqués et poudrés ; Sartre paraissait tout occupé par sa pipe. La plupart avaient les plis du visage étoilés par ce qu'on devinait être une réflexion, la fossette du menton pincée entre le pouce et l'index, dans la pose universelle de l'écrivain contemplatif. Quelques secondes d'un indicatif jazzé, puis l'ébranlement des techniciens avaient signalé l'imminence du tournage. Des images du Paris de l'après-guerre avaient défilé sur les moniteurs, puis, au « go » du réalisateur, la figure de l'animateur s'était découpée dans la lumière.

On se disait qu'il commençait de faire froid dans les hauteurs : Michel Leiris, André Frénaud venaient de finir leur course, après les départs de Francis Ponge, René Char et Georges Schéhadé (c'était en 1993). Henri Thomas était mort dans la semaine. Tout un siècle de poètes s'en allait rejoindre ses aînés. Dans l'appel d'air laissé par les grands disparus, une myriade d'auteurs nés après la guerre s'étaient répandus, la plupart médiocres ou frimeurs mais qui savaient se prêter au jeu nouveau de la réclame télévisée. Ce soir-là, cependant, les sept appelés à la boutique, tous nés avant les années 30, étaient davantage soucieux de renouer des fils anciens que de promouvoir leurs livres, généralement épuisés ou introuvables de toute façon. Chacun pouvait y aller de sa petite jubilation, de son anecdote souriante ou mélancolique :

– Et quand tu t'es battu avec Char, ce broc, à coups de boules de pétanque ! Mais oui, j'étais là, avec Maurice, près de Châteauneuf... Bon sang, qu'est-ce que t'avais pris...

Le public riait, faisait silence aux moments qu'il faut. La cérémonie allait bon train. On parlait d'écrivains qui « tirent », d'écrivains qui « pointent »... L'animateur avait cette élégance qui le faisait reconnaître partout et qui, ajoutée à une

onctuosité qu'il distillait avec prudence, obtenait que les livres se vendent. Sartre, Gide, Mauriac avaient été tour à tour traités de « cons » ; on avait porté aux nues Montherlant, Cocteau, Genet, le « jeune » Antoine Blondin. Par moments, la caméra surprenait notre poète accaparé tout entier par l'un de ses boutons de manchette ou la découpe de ses ongles. La brutalité de l'éclairage lui faisait jaunir le crâne. Il portait une veste de tweed, un pantalon brun qu'il avait dû presser pieusement le matin même. Le microphone pincé au revers de sa veste amplifiait le sifflement qu'il laissait échapper au bout de chacune de ses phrases.

Celui du groupe qui avait connu le mieux la faveur du public, par ses romans de « mœurs », se mit à parler. Cravaté, les cheveux d'un noir impossible, il n'avait pas grand lien avec la bohème qui se perpétuait à travers les grands-pères ergotant autour de la table. La discussion prit, par ses soins, la direction de Maurras, puis de la monarchie, puis du Siècle des lumières, puis du rôle enfin qu'y tenaient les femmes. Oh, comme il faut regretter cette époque, disait-il ; au moins le grand style y donnait-il du « laqué » aux hypocrisies de l'amour. Chaque phrase se terminait par un sourire de *speakerine*. Et de s'affliger ensuite sur notre époque « sèche », « technologique », inapte à conquérir l'âme « amoureuse », « éthérée », de la femme (« notre époque de *picadors* », répétait-il). Pour un peu, il allait servir le prêche du bon sauvage, proche des vérités séculaires, assis en prière à égrener des psaumes. Et l'assentiment de courir chez les spectateurs assis à la circonférence. Et les hochements de tête de se répandre comme par contagion.

À côté de Darrieux, un chroniqueur sinistre, dont les propos avaient porté jusque-là une qualité d'outrance à

faire rougir, tripotait la doublure de son veston. Il se tenait singulièrement coi durant l'apologie du XVIII^e, fondu dans son fauteuil comme une glace dans sa coupe, ce qui faisait que son pantalon retroussé jusqu'aux mollets. Soudain, il se racla la gorge, leva l'index ; ayant tiré une bouffée de sa cigarette, allongée par un filtre qui lui donnait l'air d'un aristocrate, il expira la fumée puis lança :

– La femme, c'est un trou avec une salope autour.

L'animateur rajusta ses verres de lecture. Toussotements dans l'assistance. Le chroniqueur était satisfait de son mot, visiblement. Il souffla encore de la fumée vers la caméra. L'embarras semblait devoir durer l'éternité, comme cette fumée bleue qui restait en suspens, s'informant en nœuds coulants et en torsades. Mais ce n'était pas compter avec André Darrieux qui, levant le doigt à son tour, continua, d'une voix absolument uniforme :

– Pardon : *deux* trous.

On brassa quelques mots d'esprit et le calme revint sur le plateau. Tout ce qu'on pouvait trouver dans les poèmes de Darrieux était encore là, complet et inentamé, dans ces trous rimbaldiens qu'il venait de livrer sur France 2. Il s'agissait bien du même iconoclaste qui avait rimé, quarante-cinq ans plus tôt, à propos de la Vierge tenue en croix, blessée dans l'esprit comme dans la chair, autre victime de l'innombrable à peine moins anonyme que les autres :

Es-tu rose partout
Ainsi qu'en cette fleur ?
Es-tu partout si pure
Ainsi qu'en cette peur ?

Il s'agissait bien du même provocateur qui avait écrit, à propos d'un assassinat rituel chez les Aztèques, où les enfants « bronchent quelques secondes, surpris de ce liquide qui les embrasse avec de petits chatouillements » :

Le fil du couteau
Passée la brûlure
Fait naître un oiseau
Dans vos chevelures

Il s'agissait bien du même humour noir, des mêmes plaisanteries outrancières, provocatrices, qui le gardaient de trop s'engager, soit dans la dispute, soit dans la confiance. (De fait, André Darrieux n'avait plus rien dit, ce soir-là, et on s'était bien gardé de rien lui demander.) Le poète aimait à évoquer, pour se décrire, l'image d'un puits dont le couvercle aurait risqué à tout instant de se refermer sur les doigts des malheureux qui s'y seraient penchés pour boire. Si on le forçait à la confiance – ou, pire encore, aux épanchements –, on pouvait être sûr que le léger prendrait le dessus ; un Darrieux facétieux, exalté, en remettrait pour se soustraire à l'inquisition. « La femme n'est-elle qu'une fleur qui urine ? » avait-il répondu à une journaliste qui le pressait de livrer quelque sagesse pour le magazine *Elle* (là encore, on s'était gardé d'imprimer son commentaire...). Combien de fois la drôlerie, l'outrance avaient-elles fait éclater les questions intimidantes ? Dans les dernières années particulièrement, on eût dit que le poète voulait prendre de vitesse son peu de renommée et l'attendre en embuscade pour tout réduire à néant. C'est un Darrieux vieilli, fatigué, alourdi par le remords de s'être une fois de plus trop livré, qui était rentré à son hôtel ce soir-là. Il se passerait quatre longs mois avant que le mal qui le rongait le fasse disparaître.

ooo

C'est à Paris que le poète voit le jour, le 27 mai 1926. Son père, Pierre-Yves Darrieux, est négociant en appareils électriques ; sa mère, Monique Marsolais, descend d'une

famille célèbre de merciers lyonnais. Le baptême de Joseph Cédric André-Georges Darrieux a lieu le 14 juin, en la chapelle Saint-Jean-Baptiste de l'église Saint-Eustache, trois siècles et des poussières après que Molière a reçu, au même endroit, le premier sacrement : « Mon cri foudroie les pierres noircies de Saint-Eustache, les ailes idéalement blanches des pigeons me saluent, leur battement étoilé par les vitraux ». Les souffles de Voiture, Vaugelas, Marivaux parcourent également la chapelle : oserons-nous proposer qu'ils laissent à Darrieux son goût pour le compte exact en poésie, son attrait pour le badinage ? Le premier mot prononcé par le poète – à deux ans – est l'adjectif « brun ».

La famille habite le deuxième arrondissement (à l'actuel 13, de la rue Saint-Sauveur) où le père tient commerce. Élève modèle, Darrieux accumule chaque année prix ou accessits, même s'il est aux prises avec un problème respiratoire qui le force très souvent à demeurer à la maison – et qui l'accablait, avec des ellipses, toute sa vie durant. Lectures ferventes d'Henri de Régnier, Paul Géraudy, Paul Valéry (« J'aime ces poètes métronomiques », confiera-t-il plus tard à un Guillevic sceptique). Chaque été, à partir de 1936, ses parents l'envoient séjourner dans le Périgord Noir, cette « région onduleuse de pins bruns et de vignobles » où l'oncle possède une ferme. Très tôt, la ville intéressera moins le poète que ne le fait la campagne. Les passages du journal sont légion où l'évocation du bonheur est indissociable des paysages du Périgord, où la ville prend figure d'accommodement, de pis-aller² :

² Nostalgique, Darrieux aura tout de même, à la fin de sa vie, quelques bons mots pour son quartier d'origine, rénové, « polissé », « désempli de ses putes » afin d'intéresser les touristes : « L'aspect dentelé des nouvelles rues aux pavés clairs, les demi-lunes qu'on a dessinées en mosaïque dans le carrelage ressemblent à des visages qui regarderaient tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre côté du quartier [Montorgueil]. Heureusement, l'embonpoint des façades les fait plier encore l'une vers l'autre au point que le souffle des amoureux, la nuit, monte jusqu'aux combles, comme pincé entre le pouce et l'index par une main invisible » (*Journal*, 1992).

Paris est une ville pleine d'encre et d'excréments, de fontaines où l'eau tourne au brun dans le creux de la main : c'est l'humanité livrée avec ses extrêmes de spiritualité et de nonchalance. La province, elle, est à échelle plus honnête. Les vents y soufflent plus longtemps avant de toucher les hommes. Les cathédrales n'y sont point amenées au regard par l'étranglement des ruelles ; plutôt, on les reconnaît – on les devine – par cet air que prennent les paysans lorsqu'ils se tournent dans leur direction.

Après des expériences de courte durée dans les domaines de la mercerie et de la vente au détail d'appareils électriques, André Darrieux entre à seize ans comme grouillot au ministère des Finances et des Affaires économiques. C'est là qu'il rencontre le poète Guillevic qui sera son ami le plus proche et qui l'accompagnera jusqu'aux moments difficiles de février 1994. Darrieux connaît l'Occupation à Paris, puis il renoue avec le calme, du moins jusqu'à l'automne de 1942, dans les sinuosités du Périgord. Ses parents héritent, en effet, d'une propriété voisine de celle de l'oncle, sur les coteaux environnant le village de Ribagnac (« Une église noircie par le vent, sept ou huit maisons écrasées sous leurs tuiles, pas un nom du monument aux morts qui ne soit familier aux gens du village »). On espère que l'adolescent trouvera là une respiration plus ample qu'à la ville : l'hiver glacial de 1940-1941 avait allumé chez lui de formidables crises d'asthme dont plusieurs avaient fait prévoir le pire.

Après la Libération, André Darrieux est admis par les soins de Guillevic à un poste de secrétaire à la sous-préfecture (Bergerac), poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite, si l'on fait exception d'une affectation provisoire à Bordeaux. Il trouve le temps d'aider son père et son oncle, devenus d'importants producteurs-vignerons pour la

société coopérative Ribagnac-Sigoulès. À la mort de son père, en 1964, c'est André qui prend les commandes du vignoble, embauchant chaque année un nombre plus grand d'employés – laboureurs, vendangeurs, spécialistes de l'encépagement. On retiendra que Darrieux signifie « du ruisseau », mais que le nom comporte aussi *areau* qui désigne un instrument aratoire : l'*homme d'areau* est donc littéralement l'homme de labours, ce qui est tout indiqué pour notre poète. À partir des années 80, le poète consacre ses matins à noter ses impressions dans un journal³. Le reste de ses heures passe à l'entretien du vignoble ; il met aussi beaucoup de soin à recueillir et à trier les pierres taillées que ses ouvriers déprennent de la terre (son importante collection sera déposée en 1995 au Musée national de la préhistoire, aux Eyzies-de-Tayac). Ses lectures sont variées et, selon Victorine Waro, sa dernière compagne, presque toujours interrompues avant la fin de l'ouvrage. Il n'est pas rare que quatre ou cinq livres ouverts encombrant son lit, sa table de chevet, les bras de son fauteuil, et que le poète y grappille au hasard comme un peintre parmi les pâtes colorées de sa palette.

Les images des années 80 et 90 montrent un homme habillé orgueilleusement, avec un soupçon d'anglophilie : vestes de tweed, tricots écossais et toujours, quelle que soit la saison, une casquette beige à motifs pied-de-poule comme celle qu'on voit à Raymond Queneau sur certaines photos de jeunesse et qui s'apparente à un château de cartes effondré d'un côté. Une peau légèrement abîmée,

³ Le poète avait commencé de consigner des notes dès la Libération. En atteste une lettre à Guillevic, datée de 1946 : « Depuis ma récente affectation à la sous-préfecture, ma vie est criblée de petites habitudes. Mais je lutte pour qu'elles ne m'accaparent pas à pleins bras et que je puisse, révérence gardée, m'adonner aux mêmes errances que vous et consigner les étonnements qui me viennent sur de petits feuillets ». Quelques-uns seulement de ces « feuillets » pivelés, brunis, sont demeurés, glissés entre les pages de cahiers plus récents.

des poches dessinées en permanence sous les yeux, une tonsure de copiste sont les seuls signes, chez lui, du vieillissement. Pour le reste, il doit être le même homme que toujours : grand, les mouvements lestes, les yeux vifs ; il porte des lunettes à monture dorée qu'il ôte pour lire et qu'il remet pour voir ses interlocuteurs. Sa voix est celle d'un lecteur de réfectoire, avec un roulement des *r* qui paraîtrait théâtral chez d'autres mais qui lui sied tout naturellement. Curiosité pour un homme réputé discret : il fait ses courses à Bergerac, accompagné de son chien labrador portant casque et lunettes, sur un side-car allemand dont le moins qu'on puisse dire est qu'il fait tourner les têtes. Les vendangeurs que nous avons interrogés s'entendent sur ce que le travail était dur, à la propriété de Ribagnac, mais que la fatigue s'amenuisait le soir avec l'amitié du patron et les chansons, les comptines, les fables étranges élaborées auprès du feu :

Quand les hommes jadis
Passaient le dernier fleuve
Les étoiles cinglaient
Avec eux jusqu'au large

ooo

Le fait pour Darrieux de ne s'être jamais marié, malgré deux quasi-mariages, à vingt et à soixante ans, son insistance à ne vouloir aucune descendance procèdent peut-être de la même retenue, la même pudeur qui le font, très jeune, « se renfrogner dans l'outrance » (la formule est de Guillevic). De femme, on ne lui en connaît que trois, peut-être quatre : Darrieux est éminemment pudique même dans le secret de son journal sur celles qui ont occupé sa vie. On connaît Élodie Hautecloque, rencontrée lors d'une fête champêtre à Montbazillac et que le poète aime pendant dix ans. Les

poèmes de *Jardin des tueries*, semés de petites agressions, de liesses dionysiaques, ne rendent pas justice à la profondeur du sentiment que Darrieux a éprouvé pour cette adolescente aux yeux sombres, née à portée de voix de la maison familiale (« Quelle est cette ombre belle / Qui ourle le préau ? »). Le journal révèle que, pendant même que les familles préparent la tenue du mariage, des orages commencent d'obscurcir la relation entre André et Élodie ; la question de la progéniture, notamment, les divise : « Peut-on contester à quelqu'un le droit de s'émouvoir à porter de la chair dans sa chair ? » écrit le poète en 1948, déjà peu enclin à la paternité. Ce n'est que dans la prose rassise des derniers jours que Darrieux rendra à Élodie son juste partage de tendresse (elle est mariée alors à un entrepreneur et habite une ville minière du Nord). Dans *Jardin des tueries*, Élodie est partout, mais transformée, dissoute dans une figure emblématique de la victime de guerre :

Ton crâne porte une idée noire
On va l'éclaircir au couteau
On va t'envoyer à la foire
Avec ce drôle de chapeau

On aura reconnu peut-être la filiation de ce quatrain avec « Comprenne qui voudra » de Paul Éluard, que Darrieux lit dans *Les Lettres françaises* du 2 décembre 1944. La version de Darrieux, plus cynique, avec ses octosyllabes rondelets, rapporte le même fâcheux épisode de la Libération où, « pour ne pas châtier les coupables, on maltraitait les filles. On allait même jusqu'à les tondre⁴ », le crime de ces enfants en robes fleuries ayant été de s'éprendre d'un Allemand. Par ailleurs, les bons Français qui fermaient leurs volets à Drancy, dont les fils avaient rejoint la division

⁴ Paul Éluard, *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, p. 1 261.

Charlemagne, les affairistes, les mouchards « et autres bêtes de caniveau » tendaient les ciseaux, crachaient des injures, comme s'ils ne portaient pas eux-mêmes une part plus condamnable de cette « idée noire » qui avait occupé le pays. On serait tenté d'évoquer une certaine conscience (sociale, patriotique) de Darrieux si d'autres quatrains ne prenaient aussitôt le parti inverse, intempérant, antisémite (on lira à cet égard le chapitre III).

L'humour noir de Darrieux atteint à son aboutissement le plus sinistre dans la *Comptine des geôliers* dont l'éditeur Marc Barbezat suggère qu'elle soit traduite en latin afin de prévenir d'éventuelles poursuites judiciaires. Mais *Jardin des tueries* paraît finalement sans cette comptine qu'on juge irrécupérable et que Darrieux ne s'objectera pas longtemps à reprendre, revenu sans doute de la colère qui avait prévalu à sa composition. La *Comptine des geôliers* est donc imprimée ici pour la première fois, remise au jour par les soins de Victorine Waro qui la gardait dans un tiroir, l'exhumant parfois avec de sombres parfums de sous une pile de lingerie fine, soutiens-gorge de guipure et porte-jarretelles aux motifs saisissants :

Il faut une longueur
Pour mesurer la verge
Le mètre est-il trompeur
Éprouvons une vierge

Nous en sommes à quatre
À défoncer le cul
À la voir se débattre
À prendre du recul

Nous en sommes à sept
Voici la sœur cadette
– Allez-y donc à huit
Mais laissez la petite

– C'est que nous sommes neuf
Aujourd'hui plus un bœuf
Ce qui fait dix Rosière
Tu cries Es-tu amère

Comptine des geôliers est sans conteste le poème sur lequel s'est penché le plus longuement Michel Curt qui propose qu'un ressentiment amoureux, traînant et s'étoilant depuis l'adolescence du poète, a pu être la cause de l'outrance qui caractérise *Jardin des tueries* : « On peut conjecturer que la violence du recueil a été allumée par une histoire de cœur et que celui-ci en somme ne serait qu'un règlement de comptes⁵ ». Darrieux dépité, saisi d'une frustration grandissante, semant à la volée des étoiles de ressentiment, mais demeurant néanmoins avec Élodie pour voir, pour « tenter la destinée » comme le vitrier de Baudelaire, espérant des lendemains plus favorables ? La théorie est séduisante, et trouve des illustrations en de nombreux poèmes. Mais, fidèle à lui-même, le poète fait alterner les coups de pique avec d'autres poèmes où surnage une émotion vraie, une mélancolie qui confine parfois à la douleur physique (puisqu'il s'agit bien d'amour) :

Ça sent la table sous tes doigts
Ça sent l'aube qui se retire
Le pas précis aux promenades
Les odeurs vaines dans les bois

Quiconque a connu les vertiges de l'abandonnement, de la trahison, reconnaîtra sa vérité de l'instant dans cette « aube

⁵ Michel Curt, *Spectacle des glandes. Occurrences des parties génitales dans la poésie française*, Montpellier, Le Fil à plomb, 2001, p. 112. À propos de Gilbert Lely et de l'apparente contradiction qui fait se rapprocher, chez lui comme chez Darrieux, la description de fouteries et le cadre prudent des formes fixes, on a évoqué une double légitimité poétique : l'énergie primordiale d'Éros, divinité « modificatrice du comportement et du souffle », s'ajoutant à la versification qui lui prête un caractère de durée (cf. la préface de Jean-Louis Gabin dans Gilbert Lely, *Poésies complètes*, Paris, Mercure de France, 2000, p. 15).

qui se retire », dans ces « odeurs vaines » qu'on ne perçoit plus, dans ce « pas précis » du marcheur qui va au petit bonheur, pénétré de sa seule et suffisante souffrance. Mais Darrieux ne nous a pas sitôt communiqué cette piqure délicate sur le cœur qu'il se reprend, revient à la bouffonnerie, plaquant des accords violents pour couvrir la douleur peut-être devenue trop lourde :

« L'anneau se met à l'annulaire... »
Mais le bon membre, qui dira
S'il a passé avec sa glaire
Par le bijou à vingt carats ?
Ainsi nous parle Apollinaire
Qui a connu ces opéras
Avec la peine qu'il faut taire.
Que l'amour passe entre vos bras,
Vous direz comme Apollinaire.

C'est toujours la même douleur, la même jalousie, mais le poète, ici, a décidé de faire front plutôt que de s'apitoyer sur lui-même (on connaît ces ambivalences). Et le revoici enfin qui synthétise, sur le mode déclamatoire, après le déchirement (« l'aube qui se retire ») et la conjuration (« le membre [...] avec sa glaire ») :

Toujours nous ressassons
Le grain qui éperonne
À d'autres nous passons
Le chagrin épigone

Peut-on dire mieux que ces poèmes l'exaltation et la souffrance qui font de l'amour ce qu'il est ? Le poète rencontre une autre femme très jeune quelques années après Élodie. Elle est habillée indécentement, chevauche un vélomoteur dans la campagne de Ribagnac, à des heures impossibles. Un soir, vers minuit, elle frappe à sa porte pour demander « monsieur Le Vasseur ». Un instant, je vous

prie (il lui fait signe d'entrer) : « Il ne devrait pas tarder, asseyez-vous, sans façon. Je peux vous servir quelque chose ? » On devine la suite. Darrieux passe une nuit avec elle, puis la nuit suivante, puis toute la journée le surlendemain, personne ni de la jeune femme ni de lui-même ne semblant se formaliser de l'évidente méprise. Le journal décrit ainsi Catherine Meilleur : « une taille d'insecte, de mauvais yeux noirs désalignés légèrement par une coquetterie, les cheveux tirés sur la nuque avec une épingle de plastique comme en portent les gamines. La poitrine n'existe pas, usée peut-être par l'empressement des amants qu'elle admet avoir eus nombreux ». Le poète s'enthousiasme pendant trois étés pour cette enfant qui ne lui plaint pas son érudition sexuelle : « Je lui pousse ma langue dans la bouche en la tenant aux hanches par les passants de son *jeans*. Elle se met à me la prendre avec une telle force que la suture qui rattache le tout au fond de la gorge éclate. Je vais en avoir pour des semaines à parler comme un canard ». Après trois étés d'une passion frénétique – et intermittente, Catherine Meilleur reprenant à l'occasion ses errances, arguant qu'il faut que « jeunesse se passe » –, la jeune fille se volatilise. Une ébauche de poème tâche à conjurer le départ de cet amour bref mais éperdu ; on y découvre un Darrieux quadragénaire qui n'a rien perdu de sa verve cynique (mais, ici encore, on ne manquera pas de sentir la douleur qui affleure à travers les plaisanteries) :

Fredonnes-tu ta peine mais la crainte t'habite
Qu'un soir à l'enseigne de l'empirisme une bite
De forte cylindrée lui décalibre le con
Au point qu'on n'y voie plus qu'une toile de Bacon
Avec ses muscles pantelants ses pilosités précises
Et qu'elle souffre du pire [illisible] assise
Certes quand on fait tourner cet astre sur ses gonds
Et pince entre deux doigts la tache d'estragon
C'est longuement qu'on veut habiter cette échauguette

[ici, trois vers biffés, illisibles ; peut-être le nom
« Martin »]

Mais l'abîme de nuit qui fait que les cœurs luisent
Le rubis préhistorique au milieu des cerises
La contre-fossette le temps qui rêve sous la main
Le vent d'ébriété qui vous prit à son amble
N'étaient-ils que chimères à chaque pas il te semble
Reconnaître les grains semés sur le chemin
Et les mots redoutables tenus à quatre mains
[...]

Toi le Christ dépourvu qui rutilé de sa peine
La serrure à laquelle il manquerait le pêne

Les brouillons que madame Waro a remis au jour montrent successivement, pour ce poème, des dédicaces à C., à L., à S. et à M., toutes initiales mystérieuses, sauf le C. (Catherine) et peut-être le M. qui représenterait, selon toute vraisemblance, Marysa, « infléchissable Syrienne aux allures garçonne » évoquée dans une lettre à Guillevic (1981) et qu'André Darrieux aurait rencontrée lors d'un séjour à Nice. On notera qu'André Darrieux a conservé cette dédicace à M. jusqu'à l'état du poème qu'il a révisé sur son lit de mort en 1994, ce qui en dit long sur l'importance qu'il lui accordait.

Puis c'est Victorine : « Elle arrivait trimballant des livres, toujours bien mise. Mignonne, discrète, des yeux profonds pour mieux se perdre dans la nuit. Ses cheveux très longs, elle les retenait par un anneau élastique ou une broche décorée d'un camée ».